transmissions de plus d'un genre d'une langue à une autre.

— Hist. Nous ne rappellerons ici que pour mémoire le paradis terrestre, ce *jardin* enchanteur où s'épanouissaient des pommes si appétissantes, et d'un prix si inestimable qu'une seule a coûté bien cher à toute la race humaine; nous passerons outre, parce que les descriptions qu'on nous en a laissées, y compris celle de Milton dans son *Paradis perdu*, ne nous paraissent pas offrir un caractère d'authenticité suffisante. Ne serait-on pas autorisé à croire, cependant, que c'est quelque vague tradition, quelque souvenir presque effacé de l'Eden, qui a propagé en Orient le goût des *jardins*? A l'appui de cette hypothèse orthodoxe, nous pourrions rappeler le goût bien connu des Hébreux pour les *jardins* qu'ils appelaient *gamot*. Leurs rois en avaient dans leurs palais (II *Rois*, XXI, 18, XXVI, 25, 4; *Néhémie*, III, 15; *Jérémie*, XXXIX, 4, LII, 7; *Esther*, I, 7); les riches particuliers en ornaient même leurs maisons (I *Macchabées*, XIV, 12; *Luc*, XIII, 19). Cependant, le Talmud nous apprend que plus tard il n'était pas permis d'en posséder dans l'intérieur de Jérusalem. Les *jardins* avaient pour les Juifs un but d'utilité comme chez nous (*Jérémie*, XXIX, 5, XXVIII; I *Rois*, XXI, 2), et un but d'agrément; ils contenaient des arbres à fruit, des fleurs aux parfums suaves, des ombrages bienfaisants, des bassins d'eau fraîche; aussi, souvent les Juifs y remplissaient-ils leurs devoirs religieux (*Isaïe*, LI, 3); ils s'y baignaient pour exécuter les ablutions obligatoires, et s'y faisaient même souvent enterrer (II *Rois*, XXI, 18, XX; *Jean*, XIX, 14). Ces *jardins* devaient offrir beaucoup d'analogie avec les *jardins* persans de notre époque. Pline nous apprend, du reste (XX, 16), que les Syriens avaient poussé très-loin la science de l'horticulture; ils ont donc pu développer chez les Hébreux le goût des *jardins*.

Parmi les magnifiques *jardins* qui émaillaient la Perse et l'Assyrie, on ne saurait passer sous silence les fameux *jardins suspendus* de Babylone, qui comptèrent au nombre des merveilles du monde. Ils leur attribue généralement à Sémiramis, quelquefois aussi à Nabuchodonosor, et même à un roi de Syrie qui aurait cédé à la fantaisie d'une de ses femmes, d'origine perse, qui regrettait les riants aspects des prairies et des montagnes natales. Ce défi jeté à la nature, fastueuse fantaisie de despote ennuyé et tout-puissant, absorba des sommes incalculables et d'innombrables existences. Mais on sait que de tout temps les peuples ont payé les folies des rois, et Louis XIV devait dépasser à Versailles les extravagances de Sémiramis.

Rien de moins certain que l'emplacement et la grandeur des *jardins* suspendus; quant à leur aspect, on peut s'en rendre compte aisément par les descriptions assez vraisemblables de Strabon, de Diodore de Sicile et de Philon de Byzance. Les *jardins*, de forme carrée, avaient sur chaque côté 120 mètres de long, et s'élevaient en amphithéâtre par une suite de terrasses. Au-dessous de chaque terrasse, on avait pratiqué des galeries qui supportaient tout le poids des plantations. La plus élevée de toutes, sur laquelle reposait le plan de la dernière rangée, avait 50 coudées d'élévation. Les murs avaient 22 pieds d'épaisseur, et l'assise qui les terminait 10 pieds de large. Le plafond des galeries était formé par des poutres taillées en manière de pierres dont la longueur, en y comprenant la saillie, était de 16 pieds, sur 4 de largeur. Les couvertures qui reposaient sur les plafonds de pierre consistaient d'abord en un lit de roseaux mêlés d'asphalte, ensuite en une double couche de briques cuites, cimentées avec du plâtre; enfin, en une toiture en lames de plomb, pour empêcher l'humidité de pénétrer dans les fondations. Sur cette couverture, on avait entassé la quantité de terre végétale suffisante pour nourrir des arbres de 20 pieds de hauteur et ce sol artificiel était rempli d'un nombre infini de plantes recueillies dans tous les pays. C'était une sorte de forêt à 20 étages. Les galeries, qui recevaient la lumière du côté ou chacune d'elles donnait la terrasse inférieure, renfermaient plusieurs appartements royaux diversement ornés, dont l'un, percé de plusieurs ouvertures à sa surface supérieure, contenait des machines qui élevaient de l'Euphrate une grande quantité d'eau, sans que personne pût de l'extérieur apercevoir ce travail; si bien qu'une foule de canaux circulaient sans cesse des plantes entretenaient sur ce sol factice une fraîcheur et une verdure perpétuelles.

Les *jardins* d'Antioche jouirent aussi de la plus grande réputation dans l'antiquité. La nature avait fait pour eux, de son plein gré et comme en s'jouant, ce que notre art contemporain a essayé de réaliser aux buttes Chaumont, de Paris. Antioche renfermait dans ses murs des montagnes de 700 pieds de haut, des rochers à pic, des torrents impétueux, des ravins profonds, des cascades, des grottes inaccessibles, et, au milieu de toutes ces âpres merveilles, les plus délicieux *jardins* que puisse rêver l'imagination. D'épais fourrés de myrtes, de buis, de lauriers, de plantes toujours vertes, des rochers tapissés d'œillets, de jacinthes, de cyclamens, dominaient à ces hauteurs sauvages l'aspect de *jardins* suspendus.

Des *jardins* magnifiques, produit de l'art et de la nature, abondaient dans toute l'Asie Mineure et dans la Perse, où ils prenaient le nom de paradis. Tels Xénophon et Plutarque les ont décrits, tels Chardin les a retrouvés au XVIIe siècle, y compris même la façon singulière que les Perses ont d'en jouir : jamais ils ne se promènent sous les allées ombreuses, au bord des clairs ruisseaux; couchés sur un divan, ils jouissent de la vue du *jardin*, puis se retirent quand ils l'ont assez contemplé.

En Egypte, les *jardins*, malgré la beauté et l'éclatante variété des fleurs, l'abondance des cours d'eau, revêtaient un caractère de sécheresse et de monotonie. « Le *jardin* égyptien, dit Champollion-Figeac, était carré; une palissade en bois formait sa clôture; un côté longeait le Nil ou un de ses canaux, et une rangée d'arbres taillés en cône s'élevait entre le Nil et la palissade. Une double rangée de palmiers et d'arbres de forme pyramidale ombrageait une vaste allée, qui régnait sur les quatre faces. Le milieu était occupé par une tonnelle en treilles, et le reste du sol par des carrés garnis d'arbres et de fleurs, par quatre pièces d'eau régulièrement disposées et un petit pavillon à jour, où l'on pouvait se reposer à l'ombre. Enfin, au fond du *jardin*, entre le berceau de vigne et la grande allée, s'élevait un kiosque à plusieurs chambres. » Une mosaïque, nommée pierre de Palestine, autorise cependant à penser que l'Egypte connaissait les *jardins* paysagers. Cette pierre représente ce que nous appelons un *parterre* anglais. Mais il est plus sûr d'attribuer les premiers parcs irréguliers aux Chinois. Les documents que nous possédons sur les parcs chinois ne nous reportent pas plus haut que le IVe siècle avant notre ère; mais il est probable qu'à l'époque où il n'existait encore en Grèce que de simples vergers, les Chinois connaissaient les *jardins* d'ornement. Un philosophe chinois, parle du parc fermé de Siouan-Wang, qui avait 4 lieues de circonférence; cent ans après, Chi-Hang-Ti, de la dynastie des Thsin, renferma dans ses royaumes féodaux formés en Chine sous ses prédécesseurs, réunit dans un parc de 30 lieues de circuit les copies de tous les palais qu'il avait détruits.

Passons maintenant en Grèce. Homère nous a fait une délicieuse peinture des *jardins* d'Alcinoüs et de Laërte. Ces deux héros abandonnaient de temps à autre le soin des affaires publiques pour prendre la bêche et soigner ces vergers d'une si admirable fertilité. Cet usage était général à cette époque héroïque. Toutefois, la Grèce proprement dite ne renferma guère de merveille en fait de *jardins* (*espace manquait, et le sol aride et pauvre de l'Attique n'admettait que des quinconces ou des allées de platanes, d'ormes, de figuiers. Telles étaient les ornements des *gymnases* du Lycée et de l'Académie, où les philosophes les plus illustres se promenaient avec leurs disciples. Ces *jardins* occupaient, aux environs d'Athènes, à peu près une demi-lieue carrée, et s'étendaient depuis les rives de l'Ilissus jusqu'à celles du Cephise. Les épicuriens étaient établis au centre, les disciples de Platon vers le nord, ceux d'Aristote vers le sud. Jamais on ne vit des voisins moins jaloux : une allée d'oliviers, une haie de myrtes ou de lauriers-roses y séparaient les systèmes, et y servaient de limites au règne de celle ou telle opinion.

Quel que fût toutefois le goût des philosophes grecs pour les *jardins* et la campagne, dont ils préféraient le séjour à celui de la ville, ils jugeaient nécessaire de ne pas trop s'en éloigner, celle-ci étant le dépôt des instruments et des secours dont les sciences et les arts ont besoin, et c'est pourquoi, évitant les extrêmes, ils avaient choisi, pour eux et leurs écoles, des *jardins* situés dans le voisinage de la métropole de l'Attique.

Le *jardin* de Théophraste, situé sur les bords de l'Ilissus, renfermait un petit temple que Théophraste avait voulu consacrer à l'image d'Aristote, un long portique orné de cartes géographiques, un musée où l'on donnait des leçons d'histoire naturelle, et enfin différents logements assez étendus pour que plusieurs philosophes pussent y vivre en commun. On apprend ces détails dans le testament même de Théophraste, que Diogène Laërce nous a conservé.

Dans la Grèce proprement dite, les *jardins*, comme on le voit, n'étaient guère que des bosquets, des allées plantées d'arbres; mais dans les archipels, tout se réunissait pour les revêtir d'un éclat sans pareil. L'inégalité du terrain, la fécondité du sol, l'abondance des sources, la vue de la mer aux cinq horizons, tout cela formait un gracieux ensemble dont le roman de *Daphnis et Chloé* nous fait une fidèle peinture.

Les Romains surpassèrent les Grecs dans la culture des *jardins*, bien qu'ils ne connussent, comme eux-ci, qu'un petit nombre de fleurs et de plantes propres à l'ornementation des parterres. Sans doute, les *jardins* que Turquin, au témoignage de Tite-Live, possédait dans l'âge primitif de Rome ne devaient pas encore offrir des résultats bien satisfaisants; mais plus tard, Lucullus, Pompée, César et d'autres riches Romains eurent des *jardins* splendides dans les faubourgs de Rome. Lucullus, dont la villa élégante et luxueuse était près du vieux château actuel de Torghetto, sur la pente de Grotta-Ferrata, avait apporté fort intelligemment de Cérasonte à sa demeure le premier cerisier qu'on ait vu à Rome, et l'on peut croire d'après cela qu'il était non moins soucieux de peupler d'arbustes rares ses *jardins* que d'enrichir de poissons extraordinaires ses piscines renommées.

Nous devons citer spécialement les magnifiques *jardins* de la villa Adriani, dont il a déjà été parlé dans un autre article, et ceux que Salluste, l'auteur de la *Conjuration de Catilina*, se fit construire à Rome, avec une riche maison, sur le mont Quirinal. C'est au retour de son proconsulat en Numidie, où il s'était enrichi par les plus révoltantes exactions, qu'il déploya ce luxe. « Du fruit de tous ses pillages, dit l'historien Dion Cassius, il enrichit cette colline de toutes sortes d'ornements, peut-être pour diminuer, par ces dépenses faites pour embellir tout un quartier, la haine que ses exactions lui avaient attirée. » Salluste, en effet, ne se borna pas à sa maison et à ses *jardins* : il fit bâtir tout auprès un cirque, et, suivant des témoignages anciens, éleva des thermes sur la même colline.

Les *jardins* de Salluste devinrent un lieu de plaisance pour les empereurs, qui en firent une sorte de promenade publique et l'endroit le plus fréquenté de Rome.

A l'époque d'Auguste, un certain Matius fit la faire un grand pas à l'art des *jardins*, en introduisant l'usage de tailler les arbres. Les jardiniers romains étaient alors fort estimés des autres citoyens; c'étaient, la plupart du temps, des esclaves grecs, asiatiques, africains ou ibériens. Une lettre où Pline le Jeune décrit sa villa de Toscane nous montre exactement ce que pouvait être un *jardin* romain au premier siècle de notre ère; l'auteur y entre dans mille précieux détails, qui ne se trouvent confirmés d'ailleurs par les peintures murales de Pompéi. Les parterres, les platesbandes, les longues allées d'arbres, les massifs, les ifs et les buis taillés en figures, les sentiers pour la promenade, les bosquets couverts, les sentiers coupant en tous sens une place circulaire destinée aux exercices équestres, montrent que les maîtres du monde avaient fait de notables progrès dans l'art de dessiner et de décorer les *jardins*. Quand, plus tard, les Français s'essayeront à tracer leurs parcs réguliers, ils s'inspireront de ces modèles; les ornements de buis si fort en usage chez nous ne sont qu'une tradition de l'antiquité romaine. Dans sa *Villa Laurentia*, Pline le Jeune avait fait planter du buis taillé en forme de lettres, reproduisant tantôt le nom du propriétaire, tantôt celui du jardinier-architecte qui avait tracé le dessin des bordures. Le Nôtre s'en est souvenu, et nous en verra plus loin. Toutefois, les *jardins* de Néron, d'Adrien et des empereurs qui parurent ensuite durent, à ce qu'il semble, se rapprocher davantage des paysages naturels; on en trouverait au besoin la preuve dans la villa que la villa Adrien créa aux portes de Tibur.

Le moyen âge occidental suivit la tradition, mais moins effacée de l'art greco-romain. Charlemagne s'occupa des *jardins* : un capitulaire, dressé en curieux capitulaire, la liste des plantes qui pouvaient y être cultivées. Le *jardin* de saint Louis, assez restreint, occupait la pointe de la Cité. En général, les *jardins* du moyen âge, entre la vie et le XVIe siècle, manquaient de perspective et de grandeur; c'étaient des carrés plus ou moins grands, subdivisés en carrés plus petits ou de fleurs assez communes, et quelquefois raccordés par un rond-point circulaire. L'Angleterre, qui devait inaugurer, trois cents ans plus tard, une si complète révolution dans le dessin des parcs, n'entendait pas, au moyen âge, les *jardins* autrement que la France et l'Italie. Elle semble même y avoir appliqué un goût beaucoup plus mesquin. Les Arabes, dont la civilisation jeta au XIIIe siècle un si vif éclat, excellaient à répandre la fraîcheur des eaux dans leurs *jardins*, réguliers comme les nôtres. C'est surtout en Espagne que l'art musulman a laissé des traces; c'est là qu'est créé les *huertas* de Valence et de Murcie, l'Alcazar et le *patio* de la cathédrale de Séville, où l'on voit des allées pavées en briques posées à plat et assemblées en point de Hongrie. Souvent les briques sont percées de trous garnis de viroles en métal, disposées de manière à former des dessins. Tous ces petits trous sont autant de jets d'eau imperceptibles, destinés à rafraîchir les pieds des promeneurs. Ce jeu charmant existe toujours; l'eau vient de partout, on ne sait où fuir; en un instant le sol est inondé, l'air rafraîchi et le promeneur trempé. C'est aux travaux hydrauliques des Arabes que Grenade doit d'être le paradis de l'Espagne et de jouir d'un printemps éternel sous une température africaine.

La Chine continuait, au moyen âge, la tradition du *jardin* irrégulier. On sait que ses arts ne changent point. Tels nous avons vu les parcs de Siouan-Wang et de Chi-Houg-Ti, tel nous verrons le *jardin* du palais d'été. Les parcs des Aztèques et des Toltèques ne sont point indignes d'être mentionnés. A la variété des perspectives ils réunissaient la grandeur des dimensions. On y retrouve un vague souvenir des tours et des *jardins* suspendus de Babylone; si bien que les arts des Mexicains suffiraient pour revéler leur affinité avec les races asiatiques. Un des ornements du Mexique était les *jardins* flottants de ses lacs. On raconte qu'au XVIe siècle, réduits par plusieurs défaites à leur ville et au lac qui l'entoure, les habitants de Mexico établirent sur des radeaux des terrains artificiels où ils récoltaient du maïs et des fruits. Plus tard, les îlots factices devinrent des *jardins* de plaisance. Diodore en signale de pareils, pour la culture de la vigne, sur certains étangs de l'Arabie. A Cachemire, où ils abondent, on les ancre au fond de l'eau à l'aide de pieux.

La Renaissance n'est, pour ainsi dire, qu'une restauration de l'art greco-romain. Aussi on peut s'attendre à retrouver dans les *jardins* du XVIe siècle les grandes qualités et les petits défauts des villas de Pline et d'Adrien : d'une part, la symétrie des lignes, l'architecture mêlée partout à la végétation, l'habile subordination de la nature à l'art, et aussi les fantaisies bizarres, les cabinets et les murailles taillés dans les arbres verts, les dessins en buis, les surprises désagréables de jets d'eau invisibles, toutes les exubérances du mauvais goût, mais sauvées par la grâce des ajustements et l'harmonie de l'ensemble. La plupart des beaux *jardins* de l'Italie ont dû à la nature même leur plus grand charme. Le *jardin* Boboli, à Florence, ceux du palais Pitti, de Pratolino, de Tivoli, des palais Borghèse et Aldobrandini, d'Isola-Bella, etc., prouvent encore aujourd'hui que l'art décoratif des *jardins* pendant la Renaissance, en Italie, avait emprunté aux autres arts le style varié, fier, délicat, ingénieux, ce style épanoui et riche qui y triomphait. La profusion étant à l'ordre du jour, les architectes-jardiniers élevant des terrasses, tracent des allées droites et régulières; ils multiplient, à l'aide des rochers simulés, les étangs creusegéométriquement, et répandent partout, sans compter, des temples et des colonnades, des statues de toute sorte abondaient; ici, les premiers marronniers de l'Inde apportés en France; là, un arc de triomphe, copie de l'arc de Constantin, précédait la plus riche des orangeries. Autour d'un immense parterre, plus de cent jets d'eau s'élançaient pour retomber en nappe dans trois chutes. Parterres, jets d'eau, parc, pavillons, tout cela n'est plus. Morcelé au XVIIIe siècle, Rueil fut anéanti en 1793.

En Angleterre, les *jardins* de Hampton-Court avaient été créés dans le style d'alors, style qui, aux yeux de certains esprits sages, paraissait tellement contraire à la nature, que le chancelier Bacon l'attaqua avec vigueur (1620). Malgré l'autorité de ce grand nom, ce ne fut qu'un demi-siècle plus tard que Le Nôtre créa dans le parc de Versailles un genre tout particulier, qui a reçu le nom de *style royalier*. Le premier grand ouvrage qui porta l'empreinte de Le Nôtre fut le parc de Fouquet, à Vaux. Fontainebleau et Rueil n'étaient rien auprès de ces 800 arpents coupés de parterres, de bosquets et d'eaux vives, dont l'acquisition et l'aménagement avaient coûté 18 millions. L'auteur de ces merveilles fut appelé à les surpasser, et on lui livra la vaste plaine de Versailles, triste terrain à la fois marécageux et stérile. De si mauvaises conditions devaient doubler la gloire de la réussite, mais aussi centupler les frais.

Nous ne décrirons pas ici ces *jardins* somptueux, les plus vastes, les plus splendides qui soient au monde; on trouvera au mot VERSAILLES tous les développements intéressants à cet égard.

Parmi les nombreux *jardins* que Le Nôtre eut à dessiner pour le roi, les princes ou les particuliers, on cite : le Grand-Trianon, Marly, Clagny, Saint-Cloud, Meudon, les Tuileries, Chantilly, Sceaux, la terrasse de Saint-Germain. En Angleterre, il donna le plan de Greenwich et de Saint-James. En 1687, Louis XIV, dégoûté de Versailles, fit construire un pavillon à Trianon, sur un des bras du grand canal. Le Nôtre fut chargé d'y faire un *jardin*. Les travaux étaient à peine terminés que le roi, de plus en plus ennuyé de tout, décida que Mansard construirait à Marly un château et qu'il s'entendrait avec Le Nôtre pour y ajouter un *jardin*. Rien de plus beau que ce parc, que cette cascade qui, bondissant sur vingt-six marches de marbre, alimentait plusieurs grands bassins où vivaient les carpes royales. Les parterres s'étageaient, séparés par diverses allées, jusqu'à la pièce de la Grande-Gerbe, qui, d'une dure faisait ressembler à un miroir de Venise. Le plus bel ouvrage de Le Nôtre, après Versailles et Marly, paraît avoir été Chantilly. Malgré les perpétuels changements qu'on y fit modifierent dans le courant du XVIIIe siècle, ce parc est encore d'un magnifique aspect. On vantait l'Orangerie, la galerie des Vases, celle des Marronniers, le Vertugadin ou Amphithéâtre vert, l'Ile des Jeux pourvue de manèges et de balançoires, la pelouse, un beau potager à trois étages, le canal, alimenté par la Nonette, 3,000 mètres de longueur sur 80 de largeur. Les grandes cascades doivent être placées au rang des merveilles de l'hydraulique.

A côté de Chantilly, Saint-Cloud faisait triste figure, malgré son joli château d'eau et la belle venue de son jet qui s'élevait à 42 mètres. Le parc de Sceaux avait plus d'importance. Le roi, qui en reste donna une idée d'un *jardin* bien composé. Le Nôtre l'avait dessiné pour Colbert, en 1670. Ni les statues de Puget et de Girardon, ni les eaux amenées de Rungis, ni celles d'Aulnay, ni l'étendue (600 arpents) ne manquaient à cette résidence. En 1700, le duc du Maine en devint le propriétaire et l'embellit encore. Le parc français de cette époque, majestueux et grandiose, sacrifie partout à l'emphase théâtrale, qui s'accordait avec le goût particulier de nos rois beaucoup mieux qu'avec celui de la nation; la simplicité et la sobriété, naturelles à l'esprit français comme à l'esprit grec, ne doivent pas plus se retrouver dans les *jardins* du XVIIe siècle que dans les édifices et les palais du même temps. L'amour de la mise en scène, et des pompes décoratives est le même chez Mansard, Le Nôtre et Lebrun, artistes officiels qui reçoivent le mot d'ordre du maître et s'inspirent dans leurs inspirations à la cour, ne taillant le marbre, ne semant des pelouses, n'animant la toile que pour traduire l'étiquette de la cour et son auguste ennui. D'ailleurs, il faut bien le dire, l'étude de la nature, de ses ressources et de ses charmes, était encore rares. On était loin de l'époque d'éclat des *jardins* fleuristes. Ce qu'est fait Le Nôtre avec les ressources si variées dont nous disposons aujourd'hui, on ne saurait le dire. La vérité est que son système de plantations symétriques devait plaire à une époque où tout était artificiel et convenu.

Durant la plus grande partie du règne de Louis XV, les successeurs de Le Nôtre continuèrent la tradition du *jardin* classique. De la France, le style de Le Nôtre s'était aisément répandu en Italie. La villa que le cardinal Albani se fit construire auprès de Rome, sur ses propres plans, est le parfait modèle de la régularité du XVIIIe siècle. Ailleurs, on trouve les deux styles déjà juxtaposés et non sans charme, comme dans la résidence de Caserte, bâtie et dessinée par Vanvitelli, en 1739. Le *jardin* est divisé en deux parties : le Vanquelin des Yveteaux, plantés sur l'emplacement de la rue des Marais-Saint-Germain, c'est-à-dire au bout du monde pour les Parisiens, puisqu'il n'y avait pas d'habitation au delà, nourrissaient, ainsi que le fait remarquer M. Feuillet de Conches, plus de figuiers que de jasmins et d'asphodèles, de hyacinthes, de tulipes et de narcisses. C'était plutôt un verger qu'un parterre. La duchesse de Liancourt, qui, après avoir longtemps offert au vieux faune des Yveteaux 6,000 livres pour ses *jardins* renouvelés des Grecs, finit par les acheter pour les joindre à son hôtel, n'y fit pas davantage épanouir les fleurs. « A Liancourt, elle faisait tout ce qu'on pouvait faire de beau pour des eaux, pour des allées et pour des prairies; tous les ans elle y ajoutait quelque nouvelle beauté » Mais Tallemant, qui fait cette remarque, se borne là, et ne dit mot des fleurs, parce qu'à la vérité la société polie ne s'était pas encore avisée des services et des agréments qu'elle pouvait tirer d'une culture maintenant si répandue. « De magnifiques allées, dit à ce propos l'auteur des *Causeries d'un curieux*, des labyrinthes taillés, des ifs, des charmilles en parallélogrammes, des quinconces, de vastes pelouses, des ornements de buis partout; des serres nulle part. » Ces ornements de buis étaient une tradition de l'antiquité. Comme nous l'avons vu précédemment, Pline le Jeune en avait tiré parti. Le Nôtre, à son imitation, avait, dans les *jardins* de la villa Panfili-Doria de Rome, dessiné en buis des colombes, armes des Panfili.

Donc, point de serres, point de collections de fleurs, ressource si précieuse pour nos parterres modernes. Il y avait bien dans nos faubourgs quelques jardiniers fleuristes, entre autre Billette, dont la femme avait le titre de *Bouquetière du roi*, et qui vendait de belles fleurs. Il y avait bien aussi, comme le rappelle M. Feuillet de Conches, les frères Provençaux, qui exploitaient en vente, au cul-de-sac Saint-Germain-l'Auxerrois, les oignons des plus belles tulipes, de tubéreuses, d'hyacinthes orientales, de narcisses de Constantinople, des asphodèles, des martagons, des pamplions, et le reste, dont la Hollande était, depuis, un siècle, le grand entrepôt. Quelques personnages de la cour et de la haute magistrature aimaient aussi le luxe des *jardins*. Ainsi, le célèbre ami de Bussy-Rabutin et de Mme de Sévigné, le duc de Saint-Aignan, le paladin, le maître en toutes les élégances, qui « avait un air et une manière qui paroient la cour, » se piquait de bel esprit et faisait des vers, possédait, avec des galeries de tableaux, des *jardins* superbes, où l'on allait admirer des arbustes précieux; avant lui, M. de Tubeuf, M. de Chandieu, M. de La Haye avaient à Issy de ces maisons de campagne qui faisaient dire à Olivier d'Ormesson : « C'est une des magnificences de la France de voir les maisons des particuliers autour de Paris, tant elles sont ornées. » Ainsi, d'Ormesson lui-même donnait tous les loisirs de sa maison des champs, située à Amboile (aujourd'hui Ormesson, près de Chennevières et de Champagny); ainsi Guillaume de Lamoignon ornait Bâville; Matthieu Molé, Champlâtreux; les de Mesmes, Roissy; M. de Metz, fils naturel de Henri IV et de la duchesse de Verneuil, vivait dans ses *jardins* et s'occupait passionnément de tulipes. Les tulipes faisaient déjà des fanatiques. Justement, à cette époque, un avait pris le goût chez un fameux florimane, Charles Lange, chanoine de Saint-Lambert, à Liége, et Rubens s'était vu forcé de placer, en façon d'armes parlantes, des bouquets de tulipes derrière la figure du grand philologue, dans son magnifique tableau des *Quatre philosophes*. Sous Louis XIV, un nommé Lefebvre, qui n'est pas cependant le fou de tulipes de La Bruyère, se ruinait à cette passion. L'antiquaire Le Vaillant, curieux de fleurs, en faisait venir d'Orient pour orner son vaste appartement et un coin de courtil qu'il avait à l'Arsenal. Le premier président de Lamoignon et d'Ormesson aimaient les *jardins* à ce point qu'ils avaient composé ensemble un livre sur le jardinage. On le voit, le goût des *jardins* n'était guère dévolu qu'à quelques esprits entraînés vers les charmes de la nature. La publication du poème des *Jardins*, œuvre du P. Rapin, en 1665, fut un symptôme de ce mouvement qui allait se faire et un enseignement pour les lettrés. Le *Prædium rusticum* du P. Jacques Vanière, qui ne parut qu'en 1770, tendait à continuer le mouvement. Toutefois, les amateurs de la flore étrangère étaient encore rares. On était loin de l'époque d'éclat des *jardins* fleuristes. Ce qu'est fait Le Nôtre avec les ressources si variées dont nous disposons aujourd'hui, on ne saurait le dire. La vérité est que son système de plantations symétriques devait plaire à une époque où tout était artificiel et convenu.

Durant la plus grande partie du règne de Louis XV, les successeurs de Le Nôtre continuèrent la tradition du *jardin* classique. De la France, le style de Le Nôtre s'était aisément répandu en Italie. La villa que le cardinal Albani se fit construire auprès de Rome, sur ses propres plans, est le parfait modèle de la régularité du XVIIIe siècle. Ailleurs, on trouve les deux styles déjà juxtaposés et non sans charme, comme dans la résidence de Caserte, bâtie et dessinée par Vanvitelli, en 1739. Le *jardin* est divisé en deux parties : la première, imitation imparfaite du parc de Versailles, est terminée par une pièce d'eau d'une longueur immense; après, commence le *jardin* paysager, célèbre par la grosseur de ses chênes-lièges. Les accidents de terrain, la diversité des plans, l'éclat de la verdure et la magnificence de la végétation en font une promenade délicieuse.

La plupart des beaux *jardins*, en Allemagne, bien que plantés à l'origine dans le goût français, appartiennent plutôt au genre paysager.

En Espagne, l'art des *jardins* resta ce que les Arabes l'avaient fait. Chaque ville a son *jardin*; mais Séville et Grenade l'emportent sur toutes leurs rivales, et Grenade sur Séville, bien qu'à cette dernière appartiennent les *jardins* de l'Alcazar, véritable forêt d'orangers entremêlés de parterres. Les *jardins* royaux de l'Espagne, quelques modifications qu'on y ait introduites, sont tous réguliers et classiques.

La demeure de Philippe II, l'Escurial, était formée de grandes terrasses et de parterres de buis taillé, qui représentent des dessins pareils à des ramages de vieux damas, avec quelques fontaines et quelques pièces d'eau verdâtre, jardin solennel, ennuyeux, empesé, digne du monument morose qu'il accompagne. Les *jardins* d'Aranjuez portent le cachet de différents règnes depuis Charles-Quint jusqu'à Isabelle II. On remarque le *jardin* des statues, le parterre divisé en carrés de fleurs et d'arbustes, décoré de quatre bassins qui accompagnent la fontaine d'Hercule. C'est au nord de ce parterre que le Tage se précipite en cascade, et s'enserre entre deux bras et une île charmante, distribuée en *jardins* et en bosquets parsemés de statues, de bassins et de fontaines. Le parc immense de la Granja de Saint-Ildefonse a des jeux d'eau dignes de Chantilly et de Versailles, dont il imite aussi les ifs et les myrtes taillés, et la décoration monumentale. Un seul bassin, celui des bains de Diane, qui est évidemment une contrefaçon des bains d'Apollon de Versailles, a coûté 3,000,000 de fr. Le Buen-Retiro de Madrid est d'une étendue assez restreinte. Ravagé, en 1808, il a été rétabli par Ferdinand VII, à peu près dans l'état où il était sous Philippe IV. Théophile Gautier nous donne une idée vraie de ce *jardin*, en nous disant qu'il le considère comme la réalisation du rêve d'un épicier enrichi. En Portugal, le parc du château de la Penha est fort remarquable, ainsi que les *jardins* immenses du couvent de Santa-Cruz.

Les *jardins* persans consistent ordinairement en une grande allée tirée au cordeau et bordée de platanes, avec un bassin d'eau au milieu, et deux autres plus petits sur les côtés. L'espace entre les bassins est semé de fleurs et planté d'arbres fruitiers et de rosiers. On ne sait pas ce que c'est que les parterres, les cabinets de verdure, les terrasses, etc. La monotonie de l'ensemble et le négligé des détails sont amplement rachetés par la variété infinie des arbres fruitiers et des plantes fleuries. Ispahan possédait des *jardins* splendides. Ceux du séraï formaient un ensemble féerique, bien que toujours régulier, de bassins, de volières, de pavillons, de palais posés au milieu des arbres et des fleurs. Mais rien n'est plus remarquable que la grande avenue d'Ispahan, longue de plus de 3,000 mètres. Les ailes de cette allée sont de beaux et spacieux *jardins* destinés aux grands officiers. Après avoir traversé un nombre considérable de *jardins*, la grande avenue vient déboucher dans un domaine royal d'une étendue extraordinaire, que l'on nomme les Mille arpents; on ne saurait énumérer les bassins, les pavillons, les jets d'eau, les volières qui embellissent ces *jardins*.

Les *jardins* turcs sont fort simples et conçus à peu près dans le même goût que ceux des Persans, c'est-à-dire qu'ils sont peu faits pour la promenade et beaucoup pour le repos. Le *jardin* du sultan, à Constantinople, est l'un des plus beaux du monde. Les terrasses planent sur les *jardins* et sur la mer; une grande colonnade, dite de Théodose, se dresse sur une plate-forme entre les *jardins*. Plus loin s'étendent deux grandes esplanades plantées de superbes platanes et de pins d'Italie, égayées par des bassins et des gazons.

Au Caire, les voyageurs admirent la promenade de Choubrah et les *jardins* de Mehemet-Ali. Un canal, un petit lac entourés de cafés et de *jardins* publics précèdent une magnifique avenue, la plus belle qu'il y ait au monde. Les sycomores et les ébéniers, qui par l'armée anglo-française : cédue d'une lieue, sont plantés sur deux rangées de platanes, de pavillons, de kiosques, de pièces d'eau, de rochers, de collines et de vallées factices, que la main de l'homme, aidant à la nature, a créés.

— Hortic. *Jardins fleuristes*. Les fleurs ont dû de très-bonne heure fixer l'attention de l'homme, et il a pris plaisir à réunir autour de sa demeure, pour en jouir à son gré, d'abord celles qui croissaient dans le voisinage, puis celles qui provenaient de régions de plus en plus éloignées. La culture des fleurs demande un sol peu élevé, disposé en plan ou en pente douce, bien sec, exposé à la lumière et à la chaleur, mais abrité contre les vents froids du nord. Toutefois, les expositions doivent y être assez variées, pour que chaque plante puisse y trouver la situation qui lui convient. Enfin le sol doit être fertile et bien préparé.

La culture des fleurs comporte de nombreux travaux et exige beaucoup de soin; mais l'amateur est bien dédommagé par les jouissances délicates que lui procure le *jardin*. La distribution d'un *jardin* fleuriste dépend des circonstances locales, et aussi du goût ou de la fantaisie du propriétaire. Dans les parterres, on plante les fleurs en plates-bandes, tantôt parallèles, tantôt à contours variés. Ces plates-bandes ont au plus 2 mètres de largeur, et sont interrompues par des *bordures mortes* (planches, briques), ou des lignes de plantes vivaces ou annuelles, etc.). La terre est disposée de manière à former un dos d'âne dans le milieu.

Il est très-utile, dans un *jardin* fleuriste, d'avoir de l'eau à sa portée. Mais ce qui doit surtout attirer l'attention, c'est la composition de la terre : chaque plante, à cet égard, a ses exigences spéciales. Un coin du *jardin* est spécialement consacré aux mélanges de terres, qui doivent être préparés deux ans à l'avance et remués au moins quatre fois dans l'année, afin que leurs divers éléments se combinent bien.

Un *jardin* fleuriste doit être pourvu de couches et de châssis, pour hâter la floraison de certaines plantes, et d'un local destiné à